Document généré le 13 juil. 2025 23:03

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le Printemps du Québec en Allemagne

Marie-Hélène Poitras

Numéro 99, automne 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/37512ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poitras, M.-H. (2000). Le Printemps du Québec en Allemagne. *Lettres québécoises*, (99), 14–16.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Printemps du Québec en Allemagne

DOSSIER
Marie Hélène Poitras

Parution d'anthologies de littérature québécoise, traduction de quelques œuvres, développement de nouveaux centres d'études sur le Québec... Depuis maintenant dix ans, et cela est particulièrement remarquable cette année, une entreprise de charme entre le Québec et l'Allemagne est entamée. Unissant les « quelques arpents de neige » à une terre bien verte, un pont culturel ouvre désormais la voie aux premiers voyageurs.

TROIS ANTHOLOGIES DE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE paraissaient en Allemagne ce printemps, dont deux en mars à l'occasion du Salon du livre de Leipzig.

Histoire d'une traversée

Pourtant, au début de la dernière décennie, l'« accueil » réservé à la littérature québécoise en Allemagne se résumait à la traduction de treize œuvres (douze romans et une pièce de théâtre). Il n'était alors pas question de véritable audience... Que s'est-il passé en dix ans pour qu'aujourd'hui on puisse parler d'une percée, sans compter le développement des études québécoises dans plusieurs universités allemandes, que ce soit par le biais des départements de romanistique, des instituts d'études canadiennes ou des centres d'études québécoises ?

Et si, après le succès mitigé de l'éphémère Printemps du Québec à Paris, on assistait à la lente progression d'une présence de plus en plus manifeste des lettres québécoises en sol germanique ? Portrait de la situation.

Passer à l'Est

Fort différentes les unes des autres, les trois anthologies visent à faire découvrir un éventail d'auteurs québécois aux lecteurs allemands. Malgré son titre, *Conteurs canadiens-français*[1], préparé par Peter Klaus, un professeur de l'Université libre de Berlin qui s'intéresse vivement à la littérature québécoise, propose des contes mais surtout des nouvelles d'écrivains contemporains :

> *Nous avons choisi des textes brefs qui donnent une forte impression de l'écriture de chacun des auteurs en fonction du style, du contenu et de la thématique : la préoccupation d'Yves Thériault pour les minorités, Monique Proulx pour sa voix urbaine et ironique devant l'engouement des Québécois pour la France, Stanley Péan en raison de la nouveauté du ton. L'ensemble des textes donne une petite idée du morcellement identitaire québécois actuel.*

À la tête du second ouvrage — une publication du Centre interdisciplinaire de recherches franco-canadiennes/Québec-Saxe (CIFRAQS) —, Ingo Kolboom, directeur du Centre et président de l'Association internationale des études québécoises. Préparé par deux professeurs de l'Université Laval, Hans-Jürgen Greif et François Ouellet, *Eine Anthologie/Littérature québécoise 1960-2000*[2] est destiné à un lectorat intéressé à lire les textes dans leur langue originale, textes présentés toutefois en allemand par des mises en contexte et des notes de bas de page qui expliquent quelques québécismes. « Notre but premier est la diffusion de la culture québécoise dans les instances universitaires et scolaires où règne actuellement l'hégémonie de la culture franco-parisienne au détriment des autres cultures francophones », précise Ingo Kolboom, également membre du Haut Conseil culturel franco-allemand.

Pierre Filion

Anders schreibendes Amerika[3], qu'on pourrait traduire approximativement par « Écrire autrement l'Amérique », réunit 41 auteurs répartis selon quatre genres : théâtre, poésie, roman et essai. Le romancier et directeur littéraire des Éditions Leméac, Pierre Filion, ainsi qu'un journaliste, traducteur et écrivain allemand, Lothar Baier, ont préparé cette anthologie en faisant appel à d'autres traducteurs et collaborateurs.

« Les Allemands ont déjà un point de vue, un regard sur l'étranger que nous sommes », explique Pierre Filion.

> *Le choix de certains textes a été parfois guidé par la volonté de faire connaître un nouvel aspect de la littérature québécoise et de ne pas la folkloriser. Nous avons privilégié des textes qui avaient atteint des niveaux possibles de réception universelle, de manière à éviter les longues mises en contexte.*

Sergio Kokis

Les textes ont aussi été sélectionnés en fonction de la sensibilité et des goûts littéraires du lectorat allemand. « Il faut du contenu, de la

Anne Hébert

réflexion et de la critique », précise Pierre Filion. Un virtuose de la langue comme Réjean Ducharme, un écrivain cultivé de la trempe de Jacques Ferron et des œuvres dépassant l'exercice de style ludique ne manqueront pas de lui plaire.

Les ailes du désir

En Allemagne, l'intérêt pour la littérature et la culture québécoises croît plus rapidement que pour les études finnoises et hongroises, par exemple. La langue est un atout — les Allemands apprennent le français à l'école —, mais il y a plus. Trois facteurs influencent l'attirance pour la Belle Province : sa jeunesse, sa richesse matérielle, ainsi que sa spécificité, « qui pose un certain casse-tête à tous ceux qui aimeraient voir l'Amérique du Nord réduite à une monoculture linguistique et à un ensemble culturel homogène », note Peter Klaus.

Gaétan Soucy

Tout l'univers franco-allemand — que l'on aurait intérêt à connaître davantage au Québec — contribue grandement à la diffusion de nos lettres dans les pays de langue allemande. Bien des Allemands s'aventurent sur le pont culturel jeté entre le Québec et leur pays, marient ainsi une fascination pour l'Amérique à une francophilie donnée. Selon Ingo Kolboom, le fait que nous assistions, ce printemps, à la publication quasi simultanée de trois anthologies de littérature québécoise est dû à trois choses :

L'intérêt croissant du public allemand pour le Québec ; la persévérance du travail des six centres d'études québécoises en Allemagne (d'ailleurs plus nombreux qu'en France) ; les efforts déployés par le gouvernement du Québec pour assurer une présence culturelle québécoise en Allemagne.

Les instances officielles du Québec découvrent avec grand succès que l'Europe ne se résume pas à la France ou à Paris. Elles seront récompensées sur tous les plans. Mais je souhaite également que le Québec s'ouvre davantage aux cultures européennes non francophones. Le plaidoyer de la francophonie est un combat pour la pluralité culturelle.

Nicole Brossard

Dans un article publié en 1988, portant sur la place faite aux lettres québécoises dans les pays de langue allemande[4], Hanspeter Plocher écrivait que l'avenir de la littérature québécoise en Europe dépendrait de sa capacité à sortir du cocon régional pour s'ouvrir à l'étranger et s'« internationaliser ». Quelque dix ans plus tard, voici ce qu'il en pense :

La littérature québécoise a aujourd'hui quitté son ghetto, grâce à son ouverture au monde, à ses auteurs immigrés et à la vivacité de son théâtre moderne. À mon avis, c'est la conséquence de la fin des discussions politiques dans la littérature, qui l'avaient marquée et stigmatisée au cours des années soixante, soixante-dix et peut-être quatre-vingt. Elle est aujourd'hui devenue une littérature internationale avec tous les aspects de la modernité.

C'est aussi l'avis de Peter Klaus, qui ajoute que « l'intégration des écrivains venus d'ailleurs démontre en même temps la viabilité d'un *modus vivendi* canadien-québécois qui pourrait être un modèle pour d'autres cultures et littératures ».

Aller se faire voir ailleurs

Dans ses rapports avec les cousins germaniques, le Québec littéraire n'a pas à gérer les mêmes problèmes qu'avec la mère patrie. La lourdeur, le complexe d'infériorité et les tensions occasionnées par un besoin maladif de reconnaissance prennent des allures d'ouverture autrement plus saines et rafraîchissantes. Pour Pierre Filion :

Le rapport à la France en est un de blessures et de sous-entendus. Je ne crois pas que l'Allemagne nous reçoive de façon aussi difficile. Notre problématique ne la concerne pas directement : on offusque personne, on ne dérange aucune chapelle établie.

Sans compter un certain ras-le-bol québécois devant l'impérialisme culturel français. Les éditeurs français agissent souvent de manière assez cavalière lorsqu'ils daignent faire une place aux auteurs québécois. Et, malheureusement, cela dépasse la planète littérature pour rejoindre également le cinéma, notamment. Malgré une campagne active et une présence au Festival de Cannes, un film comme *Léolo* n'a tenu l'affiche qu'une semaine à Paris. Ce qui ne l'a pourtant pas empêché de réaliser des entrées de 450 000 $ en Allemagne[5]. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la France n'est pas un marché naturel pour nos productions culturelles. Au contraire ; elle est devenue un marché très difficile à percer.

La chute d'un mur ?

Au cours des prochains mois, deux œuvres d'Anne Hébert paraîtront en traduction allemande. *L'enfant chargé de songes* en version allemande a vu le jour l'année dernière aux éditions autrichiennes Residenz, sans parler de *Kamouraska*, traduit et édité en 1972, épuisé depuis un bout de temps, qui devrait bientôt être réédité. Les Sergio Kokis, Gaétan Soucy et Ying Chen seront offerts aux Allemands dans leur langue sous peu.

Faut-il se réjouir de l'état actuel de la situation ? Oui et non. Sur vingt titres ayant fait le voyage dans la langue de Goethe — des œuvres de Gabrielle Roy à Michel Marc Bouchard, en passant par Nicole Brossard, Marie-Claire Blais et Denise Bombardier, entre autres —, seulement sept sont actuellement disponibles dans les librairies allemandes.

À mon avis, il n'existe pas de marché proprement dit « de traduction » pour la littérature québécoise. Pour améliorer la situation, il faudrait le support et l'intérêt du marché français, qui a lui-même, depuis longtemps déjà, de la difficulté à présenter et à distribuer sa propre production littéraire moderne en traduction allemande.

observe Hanspeter Plocher.

Pour remédier au problème de la diffusion par le biais de la traduction, il faut d'abord trouver des traducteurs. Le tiers des traductions du français à l'allemand se fait dans les pays de langue allemande autres que l'Allemagne, notamment la Suisse. La traduction des œuvres offre deux possibilités : le début d'un long travail de persuasion auprès des

éditeurs ou bien, dans le meilleur des cas, l'intérêt de ces derniers qui approchent alors les auteurs.

Il existe pourtant des « programmes de traduction à l'étranger », administrés par le Conseil des Arts du Canada (CAC) et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), qui permettent aux éditeurs de bénéficier d'une aide financière à la traduction. Or, du côté du CAC, 86 % des œuvres canadiennes traduites le sont de l'anglais à une autre langue, et ce, depuis dix ans, à quelques variantes près, même si le Québec publie en moyenne chaque année plus de romans que son voisin anglo et que la qualité intrinsèque de sa littérature ne soit évidemment pas en cause. Faut-il y voir un retour pervers de l'engouement aveugle et généralisé pour la langue anglaise dans le monde entier ? Un effet de mode en regard de la littérature canadienne-anglaise ? Une application tendancieuse des politiques canadiennes concernant la diffusion de la culture à l'extérieur du pays (rappelons que les représentants culturels des ambassades du Canada sont majoritairement anglophones) ?

Il y a plus d'un an, la SODEC créait un programme d'aide à la traduction dans toutes les langues ouvert aux éditeurs. « Nous disposons de 200 000 $ par année et nous les dépensons », précise Louis Dubé, responsable du programme. Quinze œuvres ont été traduites... mais aucune en allemand, sauf dans le volet consacré aux extraits. Un résumé, quelques chapitres et une courte biographie de l'auteur sont traduits afin de développer un outil de promotion à l'intention des éditeurs étrangers et de vendre les droits éventuellement. Ainsi, des fragments d'un titre de Maxime Roussy ont fait le voyage jusqu'en Allemagne.

Le problème de la traduction est un frein au grand voyage de la littérature québécoise à l'étranger, sans toutefois constituer un empêchement. Bien souvent, les œuvres sont lues dans leur langue originale. Faute de traductions, la littérature est momentanément réservée aux universitaires et aux initiés de la langue française. Le véritable blocage se situe à l'étape suivante : la diffusion.

Les Européens qui s'intéressent à la littérature québécoise le clament bien haut : la diffusion est le point sensible du grand voyage de la littérature québécoise, malgré la présence de la Librairie du Québec à Paris. Pour se rendre au lecteur, le livre a besoin d'appareils de distribution et de diffusion organisés et efficaces. Lancer un auteur à l'étranger ne va pas de soi, sans compter que les livres commandés prennent des mois avant de parvenir à destination.

Un nouveau regard

Avec la France et l'Italie, l'Allemagne est l'un des trois pays européens où l'intérêt pour le Québec est le plus vivant. Dans le circuit universitaire, la littérature québécoise offre l'avantage de pouvoir être abordée sous plusieurs angles : par le biais de la romanistique (l'étude des langues romanes, dont le français fait partie) et de la francophonie, des travaux des canadianistes — ils sont quelque 7000 dans le monde, 20 % d'entre eux s'intéressent plus spécifiquement au Québec et l'Association germanique est la deuxième en importance — et des six centres entièrement destinés aux études québécoises. La présidente de l'Association d'études canadiennes dans les pays de langue allemande, Ursula Mathis, a même fondé à Innsbruck (Autriche) un Centre d'études de la chanson québécoise. Sans compter qu'un bon nombre d'individus s'intéressent à la culture de la Belle Province en dehors des structures et des institutions qui lui sont consacrées et prennent plaisir à la faire découvrir. Presque tous les ans, les spécialistes des études canadiennes et québécoises se réunissent. La partie n'est pas gagnée, mais les choses ont évolué rapidement et laissent présager une ouverture intéressante à court et à moyen terme.

Ying Chen

Les lectures allemandes d'œuvres québécoises insufflent un peu de fraîcheur dans la connaissance et l'image que le Québec se fait de sa littérature. Cette nouvelle perspective permet même de voir les choses sous un angle nouveau et différent. Par exemple, dans un article, Peter Klaus s'intéresse à la place de l'autochtone dans la littérature québécoise contemporaine. Son analyse dépasse largement la fascination exotique ou touristique rattachée au mythe du Bon Sauvage, pour plutôt amorcer un questionnement qui s'avère fort pertinent et que le Québec esquive, bien souvent. Ainsi, Peter Klaus établit un parallèle intéressant entre Amérindiens et Québécois dans leur quête d'identité, leur volonté de se faire reconnaître en tant que société distincte et leur attachement à la langue maternelle.

Marie-Claire Blais

Une étude de Hanspeter Plocher sur l'avènement de la littérature fantastique au Québec est plutôt étonnante. Exit *La chasse-galerie* d'Honoré Beaugrand, l'*Héloïse* d'Anne Hébert et les nouvelles d'André Carpentier. L'analyse du professeur de l'Université d'Augsbourg en Bavière fait intervenir des noms que nous n'avons pas l'habitude de rencontrer en fantastique : Robert Lepage — surnommé « le mec à miracles transatlantique » (!) par *Die Deutsche Bühne*, une publication berlinoise s'intéressant au théâtre —, Réjean Ducharme, René-Daniel Dubois, Michel Marc Bouchard, Jovette Marchessault et Jacques Poulin !

De plus, la place faite aux néo-Québécois, l'évolution politique et culturelle de l'identité québécoise, le rapport à la France et à l'Amérique, sont autant d'enjeux susceptibles d'attirer les Allemands québécophiles.

Trois anthologies allemandes de littérature québécoise, donc, en ce printemps plutôt fertile. Produits du hasard ou symptômes d'une percée ? Sûrement un peu des deux. « L'Allemagne, un pays cultivé qui lit beaucoup, compte énormément d'éditeurs », souligne Pierre Filion. « Et depuis le temps que les éditeurs québécois s'y rendent... ça finit par faire de petites vagues. » Selon lui, les retombées se feront sentir au cours des dix prochaines années. Un pont culturel est en place. Suffira de le traverser, d'un côté comme de l'autre.

1. Peter Klaus, *Conteurs canadiens-français*, Stuttgart, Reclam, 2000.
2. Hans-Jürgen Greif et François Ouellet, *Literatur in Québec 1960-2000. Eine Anthologie/Littérature québécoise 1960-2000*. Une anthologie, sous la direction d'Ingo Kolboom, Dresde, Dresden University Press, 2000.
3. Lothar Baier et Pierre Filion, *Anders schreibendes Amerika. Literatur aus Québec 1945-2000*, Heidelberg, Verlag das Wunderhorn, 2000.
4. Hanspeter Plocher, « Français, franco-canadien, québécois, joual ? La littérature canadienne de langue française et l'audience qui lui est réservée en Allemagne », Conseil international de la langue française, octobre 1988, p. 41-50.
5. Normand Provencher, « L'exception d'un déclin », *Le Soleil*, 13 mars 1999, p. B-2.